

Joséphin Péladan

Le troisième sexe

De l'androgynie de Joséphin Péladan (Éditions Allia, 2010)

Joséphin Péladan (1859-1918) est, hélas, plus connu pour son accoutrement que pour sa prose. Ainsi, Léon Bloy n'a pas manqué de ridiculiser celui qui se fait appeler « sâr » en le présentant, dans son roman *La femme pauvre*, comme un personnage grotesque (inutile de rappeler certains traits de Laurent Tailhade lequel n'a pas hésité, lui non plus, à brocarder l'écrivain). Pourtant, dans son fameux *Journal*, le même Léon Bloy reconnut le talent de Joséphin Péladan, malgré son jugement à la fois péremptoire et définitif sur ses idées — que celui-là trouve, bien entendu, ridicules. Avec la réédition de ce petit texte intitulé *De l'androgynie* (1910), le lecteur d'aujourd'hui a la possibilité d'apprécier par lui-même les théories de Joséphin Péladan.

En refermant l'ouvrage, d'aucuns constateront d'abord que les bizarreries du « Sâr Mérodak » n'ont rien à envier au personnage excentrique de *A rebours* de J.-K. Huysmans, et encore moins aux sujets dits « scandaleux » de certains romans de l'écrivaine Rachilde. Bref, Joséphin Péladan ne détonne pas parmi toute cette génération d'écrivains de la belle époque, entre tous ces hommes ou ces femmes prêts à proclamer, à la face de leurs contemporains, les fantasmes les plus caractéristiques d'individus enclins à l'aristocratie. À l'instar de Remy de Gourmont, Péladan évoque, dans *De l'androgynie*, son mépris du bourgeois, et, par conséquent, de la troisième république.

Il se veut artiste au point de se faire le héraut du troisième sexe, c'est-à-dire l'androgynie, et qu'il ne faut surtout pas confondre avec l'hermaphrodite que Péladan considère comme le propre de la sexualité instinctive. De cette manière, il condamne implicitement le naturalisme de Zola qui représente, pour l'auteur, toute cette modernité honni tant par lui et que par d'autres intellectuels de l'époque.

De l'androgynie se présente subséquentement comme une véritable généalogie de la représentation de l'androgynie dans l'art. De l'antiquité jusqu'au tournant du siècle, Péladan traque toute trace qui montre ce mélange de la féminité et de la masculinité. Influencé par le christianisme, cet incroyable esthète voit dans la figure de l'ange, soit cet intermédiaire entre sphère de l'esprit et sphère de la réalité (confusion « artistique » évidemment combattue par un logicien tel que Bertrand Russell), le paragon de l'androgynisme. Pour lui, toute image de l'androgynie dans l'art pictural ou sculptural rejette, en même temps que les formes anguleuses de l'homme, les courbes trop accentuées chez la femme. L'Égypte et la Grèce ont donné, par exemple, une vision du genre humain qui défit les canons d'une stricte distinction entre les sexes (par contre, Péladan remarque que l'androgynie est peu ou prou présent selon les périodes, mais également selon les peuples — il est clair que Joséphin

Péladan n'échappe guère aux préjugés de ses contemporains qui distinguent les communautés suivant leurs races ou leurs « mentalités »).

Il est question de la jeunesse des sujets choisis par les artistes. Péladan ne peut voir, en effet, l'apothéose de l'art que dans une forme qui opte résolument pour l'extrême jeunesse des sujets ; du fait que la maturité des êtres humains les conduit à chercher à accomplir leurs besoins instinctifs et, donc, sexuels.

En conclusion, si la pensée de Péladan a ce quelque chose de platonicien ou de l'absoluité de l'imagination, elle correspond à ce poème « métaphysique » qui, à partir de cette histoire succincte de l'art à travers les siècles, nous pousse à rejoindre une « cohérence » laquelle n'est pas sans nous jeter dans l'effroi.

Thomas Dreneau